

LA RENAISSANCE

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

Un An. 10 fr.
Six Mois. 5 »
ENVOI FRANCO PAR LA POSTE
Etranger. Port en sus

ADMINISTRATION

Tout ce qui concerne l'Administration
Abonnements, Articles d'argent
Doit être adressé à M. A. ALRIGY
Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5

RÉDACTION

Adresser les communications
A M. COSTE-LABAUME, Directeur
Cours Lafayette, 5, Lyon
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

ANNONCES

Fermier général : V. FOURNIER
Directeur de l'AGENCE DE PUBLICITÉ
Rue Confort, n° 14
LYON

FRANC PARLER

Les conseils de ministres s'assemblent et se ressemblent. Il n'en sort guère autre chose, pour le quart d'heure, que des mouvements de personnel dans toutes nos branches d'administration.

Nous avons déjà exposé notre sentiment sur ces mutations interminables qui auraient gagné à être faites plus rapidement et sur un plan d'ensemble bien déterminé. Ajoutons qu'outre l'inconvénient d'instabilité dont souffrent les affaires publiques, il résulte de ces tergiversations et de ces lenteurs, des courses aux places, des luttes de protections et des tours de faveur qui nous semblent peu dignes d'un gouvernement républicain.

Nous avons beaucoup ri, sous le régime de l'ordre moral, en voyant les ministres inonder l'administration, la justice, l'instruction, les finances, etc., de leurs parents à tous degrés ; il ne faudrait pas recommencer cette plaisanterie.

D'autant plus que, pendant qu'un neveu, un cousin germain, un beau-frère, sont bombardés du premier coup sous préfet, magistrat ou trésorier, on voit de très-sincères républicains, pourvus de droits acquis, dépossédés d'une situation légitime, attendre sous l'orme que nos gouvernants aient épuisé leur stock de famille.

C'est là l'écueil, assurément, de tous les régimes nouveaux, de toutes les faiblesses humaines et de toutes les intrigues de ce bas-monde. Rien n'est plus facile que de répondre aux critiques des créatures de la monarchie et de l'empire : — Vous en avez fait autant !

Evidemment, ils en ont fait autant, mais l'argument est faible, car, si nous sommes en République, c'est précisément pour que la République ne soit

pas le décalque des régimes déchus. Il ne s'agit pas de jouer le même air que les musiciens de Bourbon, d'Orléans ou de Bonaparte, car alors il ne vaudrait pas la peine de changer d'orchestre. Le pays demande une autre musique ; il est las des éternels crins crins dont on fatigue ses oreilles.

Parbleu, nous le savons bien, il n'existe pas trente-six manières de gouverner : l'art de la politique se réduit à un certain nombre de choses possibles et nous ne sommes pas de ceux qui demandent que des ministres républicains prennent la lune avec les dents ou fassent de Blanqui un homme raisonnable.

Seulement nous avons le chagrin de constater que depuis l'avènement du ministère trop de choses possibles qui pouvaient être faites ont été négligées, faute de décision, de résolution et d'initiative.

Ainsi il était possible, nous le redisons, de balayer plus promptement et plus intelligemment les écuries de l'ordre moral, de faire un choix plus sagace des nouveaux fonctionnaires et d'accorder à moins d'intrus le *dignus intrare*.

Il était possible également de donner plus d'unité, d'impulsion aux affaires publiques en ne se laissant pas tirailler, tantôt par un groupe parlementaire, tantôt par un autre.

Il était possible enfin de se mettre à la tête du mouvement de progrès et de réformes, au lieu de le suivre en louvoyant et en tâtonnant ; de prévoir certaines difficultés que l'on eût pu éviter avec un peu de coup d'œil et de décision.

Voyez, en effet, l'inconvénient de ces hésitations que de plus sévères pourraient qualifier de maladroites : c'est que le moindre incident, le moindre conflit, grossi, aigri, envenimé par les adversaires de la République, devient une question d'Etat, un cas de crise.

Le retour à Paris, question d'Etat ; quand il était si facile ou de ne pas

laisser engager l'affaire ou d'obtenir d'un Sénat républicain qu'il se montrât aussi courageux qu'un Sénat de l'Empire.

L'élection Blanqui, question d'Etat ; quand il était si simple d'enlever toute importance à ce sectaire impotent, en le comprenant dans une fournée de 12 ou 1.500 graciés.

Blanqui n'aurait pas plus pesé alors qu'un vulgaire communal, et les intransigeants bordelais n'auraient pas songé à remonter sur son arbre ce vieil épouvantail à moineaux.

N'oublions pas enfin les projets Jules Ferry, qui ne nous semblent pas conduits avec toute la résolution et toute la célérité voulues.

Etait-il sage, était-il prudent, de laisser grandir et croître autour de ces réformes, l'agitation cléricale qui met les sacristies sens dessus dessous ?

Une fois l'affaire lancée, il fallait la mener rondement et enlever de haute lutte la citadelle du jésuitisme.

Au lieu de cela, on hésite, on tourne, on retourne. Que dis-je ? Nous avons lu dans plusieurs journaux que le ministère serait bien aise de trouver un moyen honnête d'abandonner le terrain et de se dérober adroitement.

Nous espérons bien que la nouvelle est fautive, car une pareille désertion serait le comble de la faiblesse et de l'impuissance.

Ce n'est pas quand la campagne est ouverte, quand l'opinion est soulevée, quand les adversaires sont en présence, qu'il s'agit de reculer et de tirer ses grègues.

Toute la presse républicaine et libérale s'est lancée à la suite du cabinet, dans cette lutte contre le jésuitisme, et si, à la dernière heure, on allait nous apprendre que les timidités et les scrupules de M. Waddington l'obligent à un mouvement tournant, ce serait une défection indigne.

Sans contredit, tous ces racontars sont

des calomnies, mais peut-être ne veraient-ils pas le jour avec autant de facilité, peut-être serait-on moins prompt à les accueillir et à les répandre, si l'on sentait derrière soi, une volonté ferme, une vue nette et une main qui gouverne.

JACQUES BARBIER.

Ratapoil, Basile et Cie

Les défenseurs des intérêts cléricaux, pour faire échec aux projets de loi Jules Ferry, ne comptent pas trop sur la Providence. Ils appliquent sans hésitation le proverbe : « Aide-toi, le ciel t'aidera ! »

Les curés marchent comme un régiment ; les marguilliers suivent en file serrée ; les dames patronnesses des bonnes œuvres emboîtent le pas, en émuës de Jeanne d'Arc. C'est un soulèvement général des sacristies et des boudoirs bien pensants, comme onques on ne vit à l'époque bienheureuse des croisades.

Tacticiens habiles et expérimentés, nos-seigneurs les évêques mettent de l'ordre dans leur levée de boucliers. La guerre déclarée, les premiers coups de feu tirés, ils continuent la campagne avec un plan d'attaque qui fera mourir d'envie le général Trochu.

Ce plan consiste à recruter dans chaque diocèse des milliers de signatures, et à jeter ensuite des masses compactes de protestations sur le bureau de la Chambre, pour y étouffer les projets de loi inspirés par l'enfer.

A cette fin, comme disent les mandements de carême, on constitue partout des comités régionaux, qui ont mission de recueillir les conscrits, et, dans les rangs de ces comités, nous voyons figurer toutes les fortes têtes des partis mécontents.

Les bonapartistes se joignent aux légitimistes pour combattre ensemble le bon combat. Ratapoil s'associe avec Basile, fier de rompre avec lui des lances en faveur de la sainte cause cléricale.

Ratapoil, disons-nous, fait amende honorable. Il avait sur la conscience la chasse donnée aux congrégations de Saint-Vincent-de-Paule, la suppression de l'*Univers* et le « faites vite » accordé à M. de Clavour pour dépouiller le Saint-Père. Il demande à rentrer dans le giron de l'orthodoxie.

pouvons plus paraître nulle part, sans qu'on nous fasse les cornes...

Cassandre. — Et ce ne sont pas des cornes d'abondance !

Arlequin. — De l'esprit, Cassandre, serais-tu malade ?

Pierrot. — L'effet de la diète. — Continue, Arlequin, tu m'intéresses...

Arlequin. — Eh bien, puisque la politique nous a si mal traités, pourquoi n'essaierions-nous pas d'entrer en religion ?

Pierrot. — Ah mais pardon, il y a le jeûne, les abstinences...

Arlequin. — Imbécile ! Et les dispenses ! As-tu jamais vu que les moines fussent maigres ?

Pierrot. — Non, fichtre ! Et je m'accommoderais fort bien de leur régime : une vie contemplative bien nourrie...

Cassandre. — Moi je demande à entrer dans un couvent où l'on fabrique les liqueurs ! Je me sens une vocation spéciale pour la distillation...

Arlequin. — Gourmand ! Ivrogne ! Ne pourrez-vous jamais vous élever au-dessus des besoins vulgaires...

Pierrot. — Le voilà qui recommence à prêcher, je me sauve !

Arlequin. — Allons, non ! Notre ambition doit être plus haute que le plaisir de digérer.

Pierrot. — Il en vaut d'autres !...

Arlequin. — Il s'agit de ressaisir le pouvoir qui

FEUILLETON DE LA RENAISSANCE

LES

NOUVEAUX APOTRES

Arlequin. — Crois-tu aux miracles, Pierrot ?

Pierrot. — Heu, heu ! Il n'y en a guère qu'un qui me toucherait pour le moment et que je demande vainement au Seigneur !

Arlequin. — Lequel, mon camarade ?

Pierrot. — Le miracle de la multiplication des pains. Si tu savais quelle famine !...

Cassandre. — Et moi, quelle soif ! Quand je pense que jadis l'eau se changeait en vin, aux noces de Cana. Pourquoi ne voyons-nous plus de ces merveilles !

Arlequin. — Parce que l'impunité nous ronge, mes frères !

Pierrot. — Tu dis !...

Arlequin. — Je dis que l'impunité nous ronge, que le paganisme déborde, que la foi disparaît et que la colère céleste s'appesantit sur nos têtes...

Pierrot. — Ou sur nos estomacs, ce serait plus exact...

Arlequin. — Hommes de chair et d'os qui ne songez qu'à vos appétits sensuels, qu'à boire, qu'à manger, qu'à dormir, pourquoi ne pensez-vous pas plutôt au salut de votre âme, à la religion qu'on persécute, au matérialisme qui monte...

Cassandre. — Où diable a-t-il pris cela ?

Pierrot. — C'est probablement un sermon de carême qu'il aura mal digéré.

Arlequin. — Ainsi vous trouvez que je ne m'en tire pas trop mal !

Pierrot. — Comment donc ! A merveille ! Il me semblait entendre le père Machin dans son beau temps.

Arlequin. — La comparaison me plaît.

Pierrot. — Aussi, je l'écouterai volontiers une heure trois quarts, si mon ventre avait des oreilles.

Cassandre. — Et si je ne logeais pas le Sahara dans mon gosier...

Arlequin. — Comme moi le diable dans ma poche. Et c'est justement pour soulager ces grandes misères, pour te donner à diner, Pierrot...

Pierrot. — A diner ! serait-il possible...

Arlequin. — Pour te donner à boire, Cassandre...

Cassandre. — O ma bouteille !

Arlequin. — Pour remonter mes finances enfin, qu'il m'est venu à l'esprit l'idée d'une nouvelle incarnation...

Cassandre. — Une nouvelle incarnation ! Quel homme de génie que cet Arlequin !

Arlequin. — Ah ! vous en convenez maintenant.

Pierrot. — Si tu parviens à me doter de deux repas par jour, je te proclame plus grand que César, Alexandre et Pompée.

Arlequin. — Ecoutez-moi donc. Ne trouvez-vous pas, mes maîtres, que jusqu'à ce jour la politique nous a mal réussi !

Pierrot. — Horriblement mal.... Regarde ma figure ! La politique ne nourrit pas son homme...

Cassandre. — Si elle l'abreuvait au moins !

Arlequin. — Nos tentatives pour nous emparer de la maison de Colombine n'ont pas été précisément couronnées de succès...

Pierrot. — Ne gâçons pas la situation... La vérité est qu'on nous a flanqués honteusement à la porte du logis.

Cassandre. — Oui, j'en éprouve encore des démangeaisons dans les reins.

Pierrot. — Il est certain que le coup de balai...

Arlequin. — Ne nous appesantissons pas sur ces souvenirs cuisants. Non-seulement on nous a chassés, mais cette gueuse de Colombine a poussé la perfidie jusqu'à faire afficher sur toutes les murailles que nous étions des trompeurs, des gredins, des traîtres et autres infamies du même genre.

Pierrot. — Si bien qu'aujourd'hui nous ne

Il n'est pas un dégoûté de l'ordre moral, pas un candidat malheureux de la coalition conservatrice, pas une personnalité marquante des classes boudeuses, qui ne se soit fait inscrire avec plaisir dans l'état-major de la nouvelle ligue, destinée à intimider les mécréants de la Chambre et du Sénat, qui sont prêts à pactiser avec l'infâme M. Jules Ferry.

M. Rouher, en personne, a donné l'exemple.

Il a déclaré, parole d'honneur, qu'il fallait prêter assistance aux fils de Loyola, si l'on voulait que le ciel fût propice au prince bien-aimé, parti en guerre chez les Zoulous.

La bannière du cléricisme, on le voit, est la bannière commune, sous laquelle s'enrôlent tous les fanatiques de l'Empire et de la Monarchie, avides d'entraver le fonctionnement paisible et régulier du gouvernement républicain.

Cet empiètement de tous les ennemis de nos institutions à faire chorus avec les prélats en révolte, montre quel espoir factieux la réaction fondait sur l'enseignement de certaines congrégations, et combien le ministère est sagement avisé de vouloir restreindre les effets pernicieux de cet enseignement.

L'agitation que l'on s'efforce de provoquer dans le pays, devient plus politique que religieuse. S'il pouvait rester quelque doute aux timides des Gauches, qui éprouvent des scrupules toutes les fois qu'il s'agit de faire rentrer Basile sous terre, le bandeau doit tomber aujourd'hui de leurs yeux.

Aucune faiblesse, aucune concession n'est plus permise au profit de l'association Rata-poil, Basile et Cie.

Le mot de Gambetta, prononcé à la veille des élections du 14 octobre, a reçu une consécration éclatante. L'ennemi vrai et unique de la République est bien « le cléricisme », puisque cette cause rallie tous les coalisés de l'ordre moral.

Aux élus du 14 octobre de le réduire à néant, en faisant la sourde oreille aux protestations tapageuses, par lesquelles on espère leur faire peur.

LA CANDIDATURE BLANQUI

Blanqui, le vieux conspirateur et le vieux prisonnier, a rencontré à Bordeaux un groupe respectueux d'électeurs, qui, grossi encore au deuxième tour de scrutin, peut très-bien lui faire obtenir la majorité relative des suffrages.

Cette éventualité nous préoccupe peu. L'entrée à la Chambre de ce vieillard, supposé que son élection fut validée, n'est point un événement que nous envisagions avec terreur pour l'avenir des institutions républicaines.

Il nous paraît seulement curieux d'examiner pourquoi Blanqui est candidat.

Aux yeux des républicains qui lui accordent leurs sympathies et l'honorent de leurs suffrages, Blanqui représente-t-il un principe, personnifie-t-il un progrès, constitue-t-il un programme? Sa présence sur les bancs de la Chambre est-elle indispensable ou simplement utile, pour hâter l'heure des réformes que le pays attend avec impatience? A-t-on besoin de lui pour rétorquer les impertinences de M. de Casagnac et tourner en ridicule les balivernes de M. Laroche-Joubert?

Evidemment, non. Blanqui, affaîsé

sous le poids des années et des aventures, est le candidat le plus inoffensif, le plus inerte, le plus impuissant, que l'on puisse imaginer. Sa complète ignorance des besoins et des intérêts particuliers à sa circonscription le rendrait même incapable de rendre le plus petit service à ses électeurs. Il aurait beaucoup de peine à gagner consciencieusement ses émoluments, et, sa rigidité de philosophe étant donnée, il n'y aurait rien d'extraordinaire qu'il résignât après coup un mandat sous lequel il se sentirait aplati.

Blanqui n'est donc point candidat, comme homme politique, comme cheval de renfort destiné à passer le col des lois Jules Ferry ou celui de la proposition Laisant. Rien n'indique, d'ailleurs, qu'il soit envoyé à la rescousse de M. Naquet, pour faire proclamer l'émancipation des ménages tombés dans la discorde.

La raison de la candidature Blanqui est tout entière dans ce fait qu'il est prisonnier, prisonnier pour la cause de la démocratie qu'il a défendue à sa guise, et sur le point de rendre le dernier souffle en prison, alors que la France respire à l'aise.

Le public est ainsi fait, qu'il est sympathique au malheur, et qu'il oublie facilement les exagérations, les travers et les fautes de ceux que la justice a frappés à bon droit.

L'œuvre politique de Blanqui est certainement peu digne de l'histoire et de la reconnaissance de ses concitoyens. C'est un de ces utopistes hardis, qui s'attribuent une mission populaire, et qui se figurent qu'il n'y a qu'à donner des coups de pioches violents pour démolir l'édifice des abus séculaires de la société. Pour avoir raison du césarisme, ils versent dans le « démocratisme ». Ce sont des soldats dangereux de la liberté; mais, quand à la sincérité de leurs convictions s'ajoute le prestige du cachot, du cachot permanent, du cachot indéfini, l'opinion publique, à mesure que le souvenir de leurs équipées s'efface, leur devient favorable et les prend facilement pour des martyrs du progrès.

Tel est le cas de Blanqui.

Les électeurs de Bordeaux ont voulu protester contre une détention qui jure avec l'esprit de clémence et de pardon dont la République fait preuve envers des ennemis cent fois plus dignes de passer à l'ombre le reste de leurs jours.

A une rigueur ridicule, ils répondent par une sommation taquine, irrévérencieuse.

Le cabinet Waddington aurait pu empêcher facilement cette manifestation irritante, qu'il était facile de prévoir, qui devait se renouveler tôt ou tard avec plus de succès après la tentative avortée de Marseille, en graciant spontanément un vieux rêveur, qui ne peut plus avoir d'autre ambition que celle d'aller écrire, à Puget-Théniers, sa patrie, sur des documents authentiques, l'histoire de la visite pompeuse de M. le duc Decazes.

Nos ministres ont manqué de générosité et de prévoyance, et les démocrates de

Bordeaux manquent à leur tour de sagesse, en leur jetant un défi comminatoire.

Quelle que soit la solution de ce conflit regrettable, la République ne sera pas ébranlée et la panique des trembleurs n'aura pas de suite.

Si nous étions la fête des scrutins et si nous avions la clé des grâces, voici quelle serait notre manière d'arranger l'affaire:

— Nous ferions échouer la candidature Blanqui, et, sans craindre de compromettre le pouvoir en cédant à une pression menaçante, nous accorderions sur le champ des vacances de Pâques illimitées à ce vétéran des guerres civiles, qui ne fut jamais qu'un écolier indiscipliné de la politique militante.

CE BON KHÉDIVE

Ce bon Khédive avait attiré sur lui les sympathies des puissances par ses embarras financiers. On avait attribué à sa mauvaise comptabilité le vide de plus en plus effrayant qui se faisait dans ses caisses, et on lui avait procuré deux administrateurs de premier ordre, fournis l'un par la France, l'autre par l'Angleterre. On croyait encore à la parole de ce bon Khédive.

Eh bien! ce bon Khédive ne cherchait à reculer le terme de sa faillite que pour mieux faire sauter ses créanciers. L'acceptation de deux commissaires étrangers lui avait permis de gagner du temps et d'obtenir quelques nouveaux crédits. Aujourd'hui que leur contrôle intègre le gêne dans ses opérations d'escamoteur, il les flanque à la porte et se dit offensé dans sa dignité de souverain.

Ce bon Khédive n'est qu'un escroc, qui laisse loin derrière lui les détresseurs de grande route. Non content de prélever de lourds impôts sur ses sujets, il tient la banque, négocie les denrées et fait des dupes à tour de bras. Sa signature ne vaut pas celle d'un décréteur. Il la laisse protester avec le sans-gêne d'un homme qui est sûr de n'avoir rien à démêler avec les juges et les gendarmes de son pays.

Vendeurs et prêteurs, chaque fois qu'ils se présentent au guichet pour toucher leurs échéances, sont renvoyés aux calendes... turques. Au lieu et place du caissier, ils trouvent sur la porte du palais du Khédive un mamamouchi qui leur crie de loin, en langue orientale: « Va-t-en voir s'ils viennent! »

Cette comédie de Mandrin est devenue intolérable.

Un simple financier, qui se serait livré aux agissements du vice-roi d'Egypte, aurait déjà passé vingt fois en police correctionnelle et essuyé les bancs de la Cour d'assises.

La qualité de prince, voire de fils de Mahomet, ne saurait suffire pour rendre licites, dans un palais, des actes de concussion que l'on dirait commis dans une caverne de voleurs.

S'il n'y a en Egypte ni juge, ni gendarmes pour le Khédive, on doit pouvoir en trouver quelque part en Europe.

L'amour-propre de l'Angleterre et de la France, autant que leurs intérêts, est vivement engagé.

Il serait singulier que ces deux puissances ne pussent pas avoir raison, par une mise en demeure énergique, de la perfidie d'un monarque qui escompte sans pudeur leur patience et leur longanimité.

Nous trouvons illusoire le recours que l'on dit devoir être porté par devant Sa Majesté Ottomane de toutes les Turquies, afin

qu'elle rappelle au sentiment de l'honneur son vassal peu scrupuleux.

La probité financière du Sultan et celle du Khédive font la paire.

L'intervention directe en Egypte des puissances lésées est urgente. Il y a lieu pour elles, ce nous semble, de prendre les mesures de précaution usitées dans les cas de banqueroutes frauduleuses. Si les spéculateurs naïfs, qui se sont laissés duper par la parole d'une majesté orientale, ne méritent pas une grande commisération, les égards réciproques de gouvernement à gouvernement doivent au moins être respectés.

Qu'on envoie à Nubar-Pacha, non pas un plénipotentiaire chargé de réclamer la réintégration des commissaires déloyalement congédiés, mais un syndic de faillite escorté de plusieurs cuirassés.

Il n'y avait jadis rien d'efficace comme l'apparition des recors, pour faire délier la bourse aux débiteurs de mauvaise foi.

FEUILLES VOLANTES

Le général Aymard, commandant l'armée de Paris, a été nommé récemment officier de l'instruction publique.

Quelques reporters ont paru s'étonner d'une distinction qui paraît d'un ministère autre que celui de la guerre, pour tomber sur la poitrine d'un soldat.

Ledit général était à Toulouse, à l'époque où les derniers ministres de l'ordre moral mijotaient une deuxième édition du Deux décembre. C'est lui qui insinua délicatement à M. de Rochefort que le gouvernement pouvait compter sur ses troupes, pour la défense de... la République.

N'a-t-il pas ainsi donné « un bon enseignement? »

— 0 —

On demande des représentants, dans les principales villes de France, pour une occupation facile, qui doit rapporter annuellement d'importants revenus, dont on touchera le montant dans l'autre monde.

S'adresser, pour les renseignements, à M. Ossude, avocat, à Chartres, défenseur officieux de toutes les plaintes en diffamation contre la presse républicaine.

Inutile d'offrir ses services, si l'on n'appartient pas à une congrégation de Saint-Vincent-de-Paule ou à une confrérie de pénitents, et si l'on ne se sent point de fortes dispositions pour dénoncer et calomnier son prochain, quand ce prochain n'aime pas le cléricisme.

— 0 —

M. le comte de Chambord vient d'écrire sa 101^e lettre de condoléance à l'un de ses fidèles féaux.

C'est M. Ernest de la Rochette qui a été honoré de cette épître, à l'occasion de la mort de son frère Antoine.

Décidément, le solitaire de Frohsdorff veut faire mourir de dépit M. Barthélemy Saint-Hilaire et dérober son blason à M^{me} de Sévigné.

Voilà, toutefois, des autographes royaux qui perdent singulièrement de valeur, à mesure que leur nombre s'augmente.

Les marmitons de vos féaux n'en voudront bientôt plus, M. le comte!

— 0 —

Villemessant se meurt! Villemessant est mort!

Il est mort « debout », dit le gouverneur de la principauté de Monaco. — Il est mort « cloué sur son fauteuil », dit Lachaud jeune, appelé en toute hâte auprès du moribond.

La critique historique aura à éclaircir un

nous a échappé, de revenir en maîtres dans cette maison d'où l'on nous a expulsés, et où nous étions si bien!

Pierrot. — A qui le dis-tu?

Arlequin. — ...De nous venger, en un mot, de cette Colombine maudite...

Cassandre. — La vengeance! Je ne pense qu'à ça. Je suis altéré de vengeance!

Arlequin. — Bien, bien, j'aime cette noble ardeur...

Pierrot. — Mais, je ne vois pas ce que la religion dans tout cela...

Arlequin. — Naïf Pierrot! Tu ne vois pas qu'en nous déguisant en Missionnaires, en Frères-Prêcheurs, en Révérends Pères, nous représenterons partout Colombine comme une hérétique, une schismatique, une athée! Nous attendrions les âmes sensibles sur la religion persécutée, sur la liberté de conscience violée, sur le droit des pères de famille méconnu...

Pierrot. — Comme il va, comme il va!

Arlequin. — Oseriez-vous nier, messieurs, que l'enseignement matérialiste...

Pierrot. — Qu'est-ce que c'est que cet animal-là?

Arlequin. — Tu ne connais pas, Pierrot, l'enseignement matérialiste?

Pierrot. — Jamais de la vie!

Arlequin. — Et toi, Cassandre?

Cassandre. — J'avoue qu'en fait d'enseignement...

Arlequin. — Peu importe! Il n'est pas nécessaire de connaître les choses dont on parle. L'essentiel est de les débiter avec aplomb. Essaie voir, Pierrot.

Pierrot. — Messieurs, nous vivons à une époque néfaste...

Arlequin. — Bien! continue.

Pierrot. — Toutes les grandes vérités méconnues, tous les principes honnêtes foulés aux pieds par la tourbe révolutionnaire...

Arlequin. — De mieux en mieux...

Pierrot. — L'abominable persécution dirigée contre la religion de nos pères, tous ces actes odieux démontrent que la société en péril réclame un sauveur. Quel sera ce sauveur?

Arlequin. — Parfait! du premier coup il a attrapé l'embouchure. A ton tour, Cassandre, et de l'émotion, hein?

Cassandre. — Mes frères, après une longue existence traversée par bien des vicissitudes, je ne pensais pas qu'il serait réservé à ma vieillesse...

Arlequin. — La note attendrie, très-bien.

Cassandre. — ...Réservé à ma vieillesse de ne boire que de l'eau claire...

Pierrot. — Que dis-tu là, animal?

Cassandre. — Pardon..., réservé à ma vieillesse d'assister au spectacle immonde, d'une société sans religion, d'une éducation sans morale, d'une école sans Dieu!

Arlequin. — Bravo, bravo!

Cassandre. — Eh quoi, mes frères, ces enfants que nous aimons, ces âmes tendres et délicates...

Pierrot. — Cassandre, tu m'attendris!

Cassandre. — On veut éloigner d'elles les leçons divines du *Syllabus*? On veut les confiner dans la science aride et stérile qui ne croit ni à l'Infaillibilité, ni aux miracles de Lourdes! Où allons-nous, où irons-nous...

Arlequin. — Merveilleux, sublime! C'est l'âme de feu Dupanloup qui ressuscite.

Cassandre. — Tu me fais trop d'honneur.

Arlequin. — Non, sans compliments, je ne croyais pas que tu en arriverais à sermoner avec autant d'entraînement.

Cassandre. — Peuh! affaire d'habitude. J'étais abonné autrefois à un journal religieux...

Arlequin. — Ça se voit. Eh bien croyez-vous que Colombine pourra résister aux torrents d'éloquence que nous allons répandre sur sa tête!

Pierrot. — Evidemment non.

Arlequin. — Quand nous l'aurons anathématisée, excommuniée, maudite, quand tout le monde se sera éloigné d'elle comme d'une pestiférée, vous la verrez revenir humble et repentante à nos genoux..., et c'est alors que nous lui ferons des conditions terribles!

Pierrot. — Terribles, c'est le mot. Je réclame la haute main sur les substances et sur le garde-manger.

Cassandre. — A moi la clef de la cave, sans contrôle!

Arlequin. — A moi le budget, sans additions!

Colombine (survenant). — Bon appétit, messieurs! Et à moi que me restera-t-il, messieurs!

Arlequin. — Colombine, fichtre! Attention à nos rôles, et les grands moyens!

Pierrot. — O-es-tu élever la voix malheureuse, quand la religion persécutée...

Arlequin. — La liberté de conscience foulée aux pieds...

Cassandre. — L'enfance corrompue, avilie...

Colombine. — Ah ça, ils sont fous!

Arlequin. — Colombine, je te maudis!

Pierrot. — Colombine, je t'excommunie!

Arlequin. — Colombine, je te damne!

Colombine. — Qui êtes-vous, mauvais drôles, pour vous permettre ces grossièretés et ces menaces?

Arlequin. — Nous sommes les apôtres de la religion proscrite.

Pierrot. — Les défenseurs de la morale...

Cassandre. Les avocats des pères de famille...

Colombine. — Allons donc! vous n'êtes qu'Arlequin, Cassandre et Pierrot. J'ai bien entendu dire que le diable se faisait ermite, mais je ne pense pas que le bon Dieu consente jamais à se faire pantin.

L. LECLAIR.

jour ce point important de l'histoire contemporaine. Ce qui est acquis aujourd'hui, c'est que cet homme « d'importance et de distinction », — toujours suivant le gouverneur de Monaco, — laisse un vide qu'il sera difficile de combler... au Figaro.

L'ATTENTAT DE RUSSIE

Les assassins royaux semblent jouer à la série, et, si cela continue, le métier de roi ou d'empereur deviendra une des professions les plus dangereuses que l'on connaisse.

L'empereur d'Allemagne, le roi d'Italie, le roi d'Espagne ont successivement essayé le feu des revolvers de quelques fanatiques; le czar de toutes les Russies vient à son tour de servir de cible à un enragé doublé d'un imbécile.

Sans parler, en effet, du côté criminel et odieux de tout assassinat, il faut avouer que les sectaires qui comptent sur une balle de plomb ou sur une lame de poignard, pour délivrer leur pays, font le calcul le plus détestable et le plus bête qui se puisse imaginer.

Que leur coup réussisse ou rate, que leur main tremble ou que leur œil cligne, il est un but qu'ils ne manqueront jamais, qu'ils atteindront sûrement, et ce but : ce sont les libertés mêmes auxquelles ils aspirent, c'est cette délivrance même dont ils espèrent hâter l'heure par un dénouement violent.

Les assassinats politiques n'ont jamais porté d'autres fruits que la tyrannie et la dictature, une dictature dix fois plus insupportable encore que celle que l'on pensait supprimer.

Les exaltés et les sectaires tels que Nobiling, Hœdel, Passanante et les autres, en croyant frapper un homme, frappent, à coup sûr, des millions de concitoyens, qui se voient enlever, du coup, le peu de libertés et de franchises dont ils jouissaient tant bien que mal.

Demandez, aujourd'hui, à l'Allemagne ce que lui ont rapporté les coups de revolver de l'avenue des Tilleuls. Demandez, demain, à la Russie, ce qu'elle aura gagné aux coups de revolver de la place de l'Amirauté?

Elle aura gagné une oppression plus dure, une police plus impitoyable et des lois draconiennes, qui sous prétexte d'enrayer les passions révolutionnaires, enlèveront aux sujets de Russie les semblants de liberté qui leur restaient.

Voilà le résultat certain, indiscutable de l'assassinat politique, de cette arme absurde autant que dangereuse, qui commence par éclater dans la main même de celui qui s'en sert.

Aussi, la plus vulgaire statistique pourrait-elle établir que les régicides ont toujours fait plus de mal aux peuples qu'aux rois. Cette simple constatation devrait donc convertir à tout jamais les toqués et les fous, qui s'imaginent que la liberté d'une nation peut tenir dans une charge de poudre.

En attendant, les bons journaux conservateurs ne manquent pas une si belle occasion de mettre sur le dos des républicains français, la tentative d'assassinat de Pétersbourg.

Le coupable est Russe, l'attentat a eu lieu en plein empire moscovite, à trois mille kilomètres de Paris-Versailles, — n'importe, c'est la faute à la République.

Ce raisonnement idiot traîne depuis si longtemps dans les colonnes des feuilles réactionnaires, nous l'avons entendu répéter et rabâcher si souvent, qu'il ne vaut guère la peine de le ramasser ou de le rétorquer.

On ne peut qu'éprouver un sentiment de pitié et de mépris pour ces polémistes anti-patriotes, qui, au moindre attentat commis sur une terre étrangère, s'empres-sent de crier par-dessus les toits :

« — Vous savez, c'est la France qui est coupable! Ce sont nos républicains qui ont fait le coup! N'accusez ni les nihilistes russes, ni les socialistes prussiens, ni les cuisiniers napolitains, ni les muletiers es-

pagnols, — les vrais criminels, les seuls régicides résident dans notre patrie. Ce sont nos radicaux, ce sont les électeurs de Gambetta, les ennemis de l'ordre moral et les amis de Grévy. »

Quand on en arrive à un tel degré d'abaissement, ce serait se salir les doigts que de relever de pareils arguments dignes tout au plus d'un crochet ou d'une pincette.

Bornons-nous à faire remarquer simplement ceci : c'est que le séjour des royautes et des empires est infiniment plus malsain que celui des républiques, puisque sur cinq attentats politiques, commis en moins de trois ans dans notre vieille Europe, pas un seul ne s'est produit sur cette terre maudite vouée à la Révolution et au radicalisme.

Assurément, les républicains français sont de profonds scélérats, mais comme ils cachent leur jeu!

Autour des Écoles

M. Jules Ferry se propose de supprimer le concours académique qui a lieu, dans le courant de juin, entre les élèves des établissements universitaires de chaque académie. Mais il ne le fera point sans tenir compte de l'opinion émise au préalable à ce sujet par les professeurs eux-mêmes.

Il y a toute probabilité de croire que MM. les professeurs répondront avec une unanimité harmonieuse : « Brigadier, vous avez raison! »

L'institution des concours académiques, suivis d'un concours général entre tous les lauréats, est une œuvre de M. Duruy, de ce ministre qui fut plein de bonnes intentions pour réveiller la vieille Université endormie, et qui fit un peu trop de bruit dans l'accomplissement de cette besogne délicate.

Les concours académiques furent une innovation malheureuse. Ils jetèrent le désordre dans les études et la suspicion entre les lycées et collèges voisins. Le moment est venu de leur appliquer la sentence de l'Evangile : « Tout arbre qui porte de mauvais fruits, sera coupé et mis au feu. »

Nous ne jetterons pas pour cela la pierre au mi-istre impérial qui se mit le doigt dans l'œil, en prenant une mesure qui devait à ses yeux donner de l'élan à l'enseignement universitaire.

M. Duruy fut un ministre de l'instruction publique libéral et peu tendre aux cléricaux. Par le temps qui courait alors, ces deux qualités avaient leur mérite. Paix à sa mémoire!

Les concours académiques ont le grave inconvénient d'obliger les professeurs à terminer leurs cours, deux mois avant la fin de l'année scolaire. En tenant compte des congés du jour de l'an et de Pâques, qui prennent des proportions de plus en plus grandes, les maîtres se trouvent, par suite, dans l'impossibilité de parcourir le programme des matières, souvent très-étendu, qu'ils ont à expliquer à leurs élèves. De là un enseignement hâtif, précipité, manquant d'exercices pratiques, qui a des effets déplorables sur le niveau moyen des classes.

Bien funeste est encore la tactique pédagogique que chaque professeur adopte, afin de cueillir quelques palmes sur un champ de bataille où ses élèves combattent pour sa propre gloire et son avancement particulier. Désireux de faire bonne figure au concours académique, en la personne des enfants confiés à ses soins, le maître se consacre d'une manière trop exclusive à ceux qui ont des dispositions spéciales. Il serine ses sujets de prédilection. Son rôle devient celui du jardinier, qui chauffe des melons en serre, pour être primé à l'exposition du comice agricole.

Si le gouvernement était condamné à restituer aux pères de familles, victimes des conséquences des concours académiques, les frais d'éducation de leurs fils, sortis des lycées à l'état de cancre, le budget d'une année du ministère de l'instruction publique ne suffirait pas à accomplir cette juste réparation.

Quand nous aurons ajouté que les concours académiques n'offrent aucune garantie de sincérité, et qu'ils servent tout simplement à jeter de la poudre aux yeux des badauds, nous aurons prononcé leur requiescant in pace.

Veut-on un exemple du prestige trompeur et insignifiant que peuvent donner ces tournois scolaires, où l'on conclut trop facilement du particulier au général, et où les traces de maquignons peuvent parfois donner la victoire?

Il y a quelques années, un lycée de province, à la suite du concours académique et du concours général, était classé le premier lycée de France. Eh bien! la même année ce lycée comptait 21 élèves dans la classe de mathématiques élémentaires, il en présentait 18 au baccalauréat ès sciences, et un seul, UN, était admis par la Faculté.

M. Jules Ferry a touché juste, en présumant l'insanité et la vanité des concours académiques.

Il fera bien de débarrasser les professeurs d'une préoccupation qui nuisait à la régularité et à l'impartialité de leur enseignement, et de rendre aux élèves un temps précieux qu'ils perdaient dans les préparatifs d'une lutte, toute de parade.

Les compositions, propres à chaque lycée pour l'obtention des prix, sont plus que suffisantes à entretenir entre les jeunes gens une salutaire émulation.

Que fera M. le ministre de l'instruction publique des 20,000 francs que cette réforme va laisser sans emploi?

Les placements heureux ne manquent pas à son choix. Il y a tant de services en souffrance dans cette parfaite Université!

Nous signalons, sur l'heure, à son Excellence, le dédoublement des classes, qui, dans certains lycées de province, sont encombrées d'élèves, au grand détriment de la discipline et des progrès.

Mais, ne déflorons pas un sujet d'articles, qui a une importance spéciale.

Les Suites du Traité de Berlin

Les Bulgares de la Roumélie orientale doivent avoir en mince estime les hommes d'état européens. Depuis le temps que la diplomatie s'exerce sur le dos de ces pauvres diables, ils doivent penser qu'il aurait peut-être mieux valu qu'on ne se souciât pas tant de leur bonheur. Ce n'était pas la peine de leur faire venir l'eau à la bouche pour les laisser ensuite en si piètre état.

Il faudrait évidemment être doué d'une candeur saphirique, pour supposer que dans tout ce tripotage, qui ne remettra pas en honneur le métier de diplomate, les grandes puissances aient eu en vue le bien-être des populations chrétiennes de la Turquie d'Europe. Mais, sans exiger l'impossible, il est permis de demander à ces hautes intelligences qui tiennent en main les destinées de l'Europe de ne pas étaler si pompeusement leur égoïsme et leur impuissance.

Si l'on avait cru à la lettre toutes les circulaires, les dépêches, les articles officiels, les protocoles, etc., on se serait imaginé d'avance, pour ces peuples qui avaient la chance d'être l'objet de tant de sollicitude, un avenir de Cocagne; on aurait pu rêver de ces pays où coulent des fleuves de lait, où le levain est inconnu, où les femmes n'ont pas de défauts. Mais les promesses des diplomates peuvent aller de pair avec les réclames des apothicaires.

On a d'abord commencé, comme il s'agissait du bonheur des Rouméliotes, par ne pas les consulter. Ils ne voulaient plus des Turcs; on s'empresse de les remettre sous leur domination, en créant à leurs côtés un état Bulgare, comme pour les narguer, et leur faire bien sentir qu'on les traite comme un troupeau de moutons.

Et aujourd'hui, les graves et dignes hommes d'état, qui ont imaginé de si ingénieuses combinaisons, sont tout étonnés que les Bulgares ne trouvent pas cela tout naturel. Ils avaient discuté avec tant de soin, autour du tapis vert, avec une carte sous les yeux, comme dans la *Grande Duchesse*! C'était si bien arrangé!

Voilà ces misérables Bulgares qui viennent se mettre en travers. Comprenez-vous cela? Le romancier Disraëli n'en revient pas; Andrassy ne sait trop qu'en dire; quant à Bismark, il ne dit rien; les malins prétendent que c'est parce qu'il a beaucoup à dire; nous croyons humblement que c'est parce qu'il n'a rien à dire du tout.

Les sceptiques racontent que lorsqu'un malade se met entre les mains d'un médecin, il court de grands risques, mais que, s'il en fait appeler plusieurs, il est condamné. Un peuple entre les mains de plusieurs diplomates ne vaut guère mieux que le malade en question.

THEATRES

Grand-Théâtre — Jamais *Roméo et Juliette* n'a réussi à fournir une longue carrière à Lyon. Alors que *Faust* tenait très-régulièrement l'affiche, finit par devenir l'opéra le plus joué du répertoire sans cesser d'attirer les spectateurs. *Roméo*, quoique donné à des intervalles très-inégaux, malgré un repos de deux ou trois saisons parfois, voit son succès épuisé au bout d'un nombre très-restreint de représentations.

Pourquoi cette espèce de défaveur atteignant une œuvre placée par les musiciens et la plupart des amateurs bien au-dessus de *Faust*? Parce que, d'une part, les auteurs du poème ont négligé de rendre intéressantes les amours de leurs héros et les haines de leurs familles. D'autre part, parce que le mysticisme, pour ainsi dire, de la musique et la profondeur des beautés de la partition s'imposent moins directement à l'oreille de la masse du public.

Par la couleur de ses mélodies chantées et la franchise de ses inspirations, *Faust* se rattache encore à la vieille école et séduit l'auditeur de prime-saut. Dans *Roméo*, Gounod, rompant tout à fait avec les anciens procédés, a sciemment retranché du chant la couleur mélodique et presque l'inspiration, pour transporter l'une et l'autre dans l'orchestre, enlevant ainsi à la scène ce qui constitue le charme et l'attrait pour ceux auxquels la fugue et le contre-point réservent des secrets. La richesse harmonique y a gagné, mais tant que l'éducation musicale populaire n'aura pas convaincu la majorité qu'un opéra ne consiste pas uniquement dans l'arrangement des notes écrites pour les chanteurs, *Faust* obtiendra le premier rang dans l'estime du public, attendu qu'il le comprendra plus vite que *Roméo*.

Cette œuvre du grand maître français aura son heure, cela est probable. Mais à cette condition, que l'auditeur saura écouter les instruments de l'orchestre autant, sinon plus, que les interprètes sur la scène; à cette condition, que la masse du public pourra et voudra se persuader qu'au deuxième acte l'expression des sentiments de *Roméo* et de *Juliette* réside plus encore dans la symphonie orchestrale que dans la mélodie chantée; que la puissance dramatique de la grande scène de la provocation, au troisième acte, consiste dans l'habileté et la science de combinaison des voix et des instruments; que dans le récit de frère Laurent, après le duo de

L'Alouette, — pour ne citer que ces trois exemples, — il est absolument indispensable d'entendre avant tout le délicat et suave chant des violons, accompagné par le chanteur, bien plus que celui-ci n'est accompagné par celui-là.

La difficulté de l'exécution contribue encore à cette défaveur de *Roméo*. *Faust* contient un rôle capital, laissant à la rigueur, supporter la faiblesse des autres, — celui de Marguerite, — rôle sympathique, travaillé, pioché, fouillé par toutes les chanteuses fortes ou légères que toutes désirent ardemment accaparer et se réserver, parce qu'il convient à presque tous les tempéraments, toutes les voix et toutes les intelligences, et qu'on y échoue rarement.

Roméo, au contraire, exige le duo complet de *Roméo* et de *Juliette*, c'est-à-dire des artistes possédant organe et talent, doués surtout du sentiment dramatique, animant leurs personnages, sachant charmer et émouvoir. C'est quasi un miracle quand un théâtre est pourvu, en même temps, de ces deux mer/les blanches.

Ainsi, cette année, nous avons eu M. Stephanos un *Roméo* dont le style large et pur, le chant expressif et coloré, le jeu distingué nous représenté à merveille le héros du poème. Voilà qui est bien, très bien. Mais comment nous figurer dans M. Arnaud, en dépit de ses excellentes intentions et de sa correction, l'amante ardente et passionnée du Montaigu? Une *Juliette* aussi froide serait malaisément venue à bout de l'enflammer à un si haut degré et, à notre avis, aurait docilement obéi à son père en acceptant le comte Paris et en faisant rompre son mariage clandestin pour défauts de publications régulières, plutôt que d'avaler la potion du père Laurent afin de rester fidèle à ses amours et de rejoindre plus tard l'époux de son cœur.

Les rôles secondaires gravitant autour des deux principaux sont tenus d'une façon très-satisfaisante par MM. Guillion (Mercutio), Plançon (frère Laurent), Cabannes (Tybalt). Très-mal en voix depuis longtemps. M. Degraev n'a donné qu'un très-mince relief à celui de Capulet et M. Caillot est un page convenable.

Les délicats ont constaté, à la première représentation, de la part de l'orchestre et des chœurs quelques défaillances — un reste de carême, — que la suite corrigera.

A corriger également la ridicule et misérable mise en scène du cortège nuptial du 4^e acte.

Céléstins — C'est au milieu des unanimes bravos d'une nombreuse assemblée que M. Gerbert est venu proclamer le nom de Josephin Souly après la chute du rideau sur les deux actes d'*Un grand homme qu'on attend*.

Pour nous qui avions eu le plaisir de savourer à la lecture, la comédie de notre compatriote, le succès n'était point douteux. Non pas un de ces succès d'estime qu'on attribue facilement à une œuvre décentralisatrice dont l'auteur est sympathique, mais un succès franc, réel, de bon aloi, présageant des représentations suivies.

D'aucuns pouvaient redouter que M. Souly, le poète exquis manquant de ce tempérament scénique, apanage de quelques écrivains seulement, eût conçu un ouvrage dans le magnifique langage dont il a le secret, agréable et intéressant à lire, mais dont les beautés tendraient à disparaître dans un cadre théâtral. Point du tout; la pièce, en dehors de sa forme irréprochable, est vivante, se tient daplomb, les scènes s'enchaînent à merveille et rien ne déceit l'inexpérience d'un débutant.

Certes cette comédie ne prétend nullement aux allures tapageuses des ouvrages à la mode, les gros mots et les sous-entendus en sont évidemment bannis tout autant que les quiproquos, les situations à effet ou les grandes scènes d'émotion. C'est par la simplicité des images dramatiques, l'attrait naturel des personnages, la vivacité du dialogue, le charme des détails, la finesse des traits, l'esprit délicat qui foisonne, que le spectateur est doucement surpris, ému et séduit.

Le grand homme qu'on attend est un poète que l'imagination d'une jeune femme, Lucile, atteinte du spleen conjugal, a orné de toutes les perfections, dont il s'est complu à parer ses héros, — perfections qu'elle ne rencontre pas dans son mari.

Tout près de voir sombrer son bonheur, Gustave, le mari, s'adresse précisément à l'idéal en question, qui est son ami d'enfance, et le prie de guérir le mal qu'il a — innocemment — causé par ses beaux vers et ses superbes pensées. Raphaël, le grand homme, a recours à un remède énergique, et faisant tomber une à une toutes les illusions de Lucile, se montre à elle, commun, brutal, ivrogne et libertin, tant et si bien que la pauvre Lucile, tombée du ciel où ses rêves l'avaient transportée, redescend sur la terre où elle retrouve un bon mari et un excellent ami.

Voilà pour la partie scénique de la pièce. Quant au côté poétique, à la forme, il est superflu d'ajouter qu'elle a le brillant, l'éclat et la solidité des autres œuvres de M. Souly. Les vers, harmonieux et purs, frappés au bon coin, traduisent un style sobre et étincelant à la fois.

L'interprétation est bonne, très bonne même. M. Montabon (Lucile), chargée d'un rôle en dehors de son emploi, rôle un peu fort pour son jeune talent, s'en tire avec beaucoup d'intelligence. Si elle pouvait dire avec plus de netteté, de précision, mieux poser sa voix, pour ainsi dire, elle aurait accompli un progrès dont ses auditeurs lui tiendraient grand compte.

M. Serret (Gustave) joue consciencieusement, et M. Leriche sait donner au personnage de Fanchette le relief qui lui convient.

A M. Gerbert, enfin, était échu l'honneur du rôle capital de Raphaël. Il serait difficile de le rendre avec autant de prestige et d'autorité, d'y déployer un talent plus souple, d'appliquer à cette création un jeu plus naturel, un débit plus chaleureux et plus mesuré, de souligner avec plus d'art et de finesse. M. Gerbert, amoureux de l'œuvre qu'on lui confiait, presque autant qu'il en était l'auteur, a apporté, soit à l'interprétation, soit à la mise en scène, qu'il a réglée, un soin, un zèle, dont il doit être doublement récompensé par son succès d'acteur et par le succès de l'ouvrage.

G. LAURENT.

Pour tous les articles non signés : Le Gérant responsable, A. ALRICY.

Lyon. — Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5, A. ALRICY, suc.

ECONOMIE SÉRIEUSE

Gardez vos Fourrures, Plumes, Lainages Tentures, etc. L'Insecticide foudroyant préserve infailliblement des mites, teignes, etc. E. Galzy, fabric., 38, Boulevard, Lyon. Le kilogr., 12 fr.; 100 gr. p. poste, 1 fr. 95.

MAISON D'ACCOUCHEMENT

M^{ME} DUPORT Discretion
TIENT DES PENSIONNAIRES
Lyon, 31, rue Centrale (Ecrire franco)



Phthisie, Toux opiniâtres, bronchites,
(Foir aux Annonces Capsules DARTOIS)

SAGE-FEMME

Maison d'Accouchement
TENUE PAR M^{lle} JEANNIN
5, rue de la Platière, Lyon
PENSIONNAIRES
Soins les plus assidus. Discretion assurée
PRIX MODÉRÉS
Se charge de placer les enfants.

On demande à acheter

DEUX CHEVAUX

De préférence bords fonceés.
S'attelant ensemble et séparément; âgés de 7 à 8 ans.
S'adresser à l'Agence générale de publicité, 14, rue Confort.

Imprimerie-Librairie V^{te} P. LAROUSSE & C^{ie}, rue Montparnasse, 19, PARIS

PRIX DU FASCICULE

Simple (40 pages) 1 fr. 10 c.
Double (80 pages) 2 francs 20 c.
Une feuille (8 pages) 25 c.

GRAND

DICTIONNAIRE UNIVERSEL
DU XIX^e SIÈCLE
Français.
Historique, Géographique
Biographique, Bibliographique, Littéraire
Mythologique, Artistique, Scientifique, etc.
PAR
PIERRE LAROUSSE
16 forts vol. gr. in-4° (Supplément compris). Pr.: 600 fr.
La reliure de chaque volume se paye en sus 5 francs

PRIX DES 16 VOLUMES

600 fr. Payables: 300 fr.
comptant, et trois
billets à ordre de
100 fr., à 3,
6 et 9
mois.

et l'amusement par-dessus le marché, l'amusement comme l'entendait le bon Cervantes, l'honnête amusement.

Enfin l'Indépendance belge déclare que le Grand Dictionnaire est « une entreprise unique et qui mérite le succès qu'elle obtient; » et ce journal ajoute: « C'est une des œuvres caractéristiques de notre époque, qu'on a pu appeler le siècle des dictionnaires. Celui-ci renferme tous les autres. »

Le lecteur peut embrasser et juger maintenant l'ensemble de ce gigantesque ouvrage et se convaincre qu'il est l'inventaire le plus complet et le plus exact des richesses acquises par l'esprit humain jusqu'à l'heure présente.

Durant l'impression, des hommes nouveaux sont arrivés à la notoriété, des événements importants, des faits considérables se sont produits: un Supplément au Grand Dictionnaire était donc nécessaire pour faire de ce grand répertoire un ouvrage toujours actuel.

LA MÊME LIBRAIRIE:

DICTIONNAIRE ANALOGIQUE PAR P. BOISSIÈRE

Ce Dictionnaire est destiné à venir au secours de la mémoire quand on veut exprimer une idée et que le mot propre est oublié, ou même est toujours resté inconnu.
Un fort volume grand in-8° à 2 colonnes, broché: 20 fr.

VIENNT DE PARAÎTRE:

SUPPLÉMENT

Un volume in-4° de 1,300 pages
Prix: broché, 37 francs. — Relié, 42 francs

LA MÊME LIBRAIRIE:

DICTIONNAIRE LYRIQUE HISTOIRE DES OPÉRAS

Par F. CLÉMENT et P. LAROUSSE
CONTENANT L'ANALYSE DE TOUS LES OPÉRAS ET OPÉRA-COMIQUES
Un vol. gr. in-8°, suivi de 3 Suppléments, broché: 14 fr.

CHAPELLERIE

Maison RIVIER Sœurs

Rue Centrale, 43, et rue de l'Hôtel-de-Ville, 80. LYON

Cette Maison a l'honneur d'informer sa nombreuse clientèle qu'à l'occasion de la Saison d'été et des fêtes de Pâques, elle vient de recevoir des assortiments variés d'articles de tous genres, dans d'excellentes conditions. Comme par le passé, ses acheteurs lui permettent de vendre à des prix qu'il est impossible de trouver ailleurs, de la marchandise fraîche et à la dernière mode.

PRIX FIXES INVARIABLES MARQUÉS EN CHIFFRES CONNUS

Articles de Luxe et de Fantaisie

MON CASSET

Rue de la République
32
(EX-RUE DE LYON)

Rue de la République
32
(EX-RUE DE LYON)

MAROQUINERIE



Bijouterie. — Tabletterie
Sacs gibecières, Necessaires garnis
Ébénisterie artistique
Porte-Bonquets, Passe-Partout
Chapelles, Petits Bronzes
Albums, Nouveaux, Porte-Monnaie
Caves à Liqueurs

ÉVENTAILS

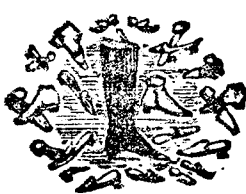


Porte-Cigares en Cuir de Russie

AUX MÉDAILLES

Rue de l'Hôtel-de-Ville, 74 et 76, Lyon

MAGASINS DE
CHAUSSURES
les plus
vastes de France
PRIX-FIXE



MAISON
J.-C. SIMIAN
Fabricant
PRIX-FIXE

Assortiments immenses pour Hommes, Dames & Enfants
Succursale à St-Etienne, rue St-Louis, 13, près l'église

ÉLIXIRS PUY N° 1 ET N° 2

Les Élixirs n° 1 et n° 2 sont des préservatifs puissants contre la peste, maladies contagieuses épidémiques et autres, comme ils sont pour les rhumatismes, les acrétes du sang, maladies secrètes et affections vireuses, qui disparaissent par leurs principes détersifs et désobstruants, chassent et éliminent du torrent de la circulation toutes espèces d'acrétes des humeurs, qui sont l'origine de la plupart de nos maladies.

L'Élixir n° 1, pour les enfants, les personnes frêles, maladies de poitrine, d'estomac, maladies chroniques, etc. n° 2, comme il est dit plus haut. Ces Élixirs sont hygiéniques, fortifiants, donnent du ton à la vue, dégagent l'ouïe, éclaircissent le teint et la vue, donnent une nouvelle vie à tous ceux qui en font usage.

Chez Puy, seul inventeur. Laboratoire, rue Neuve-des-Charpenne, 41 (près Lyon).

CAPSULES DARTOIS

A LA CRÉOSOTE DE HÊTRE

Seul remède spécial contre la PHTHISIE et les TOUX OPINIÂTRES qu'il amène rapidement. — Guérison prompte et assurée dans tous les cas de BRONCHITES CHRONIQUES, CATARRHE, ENGORGEMENT PULMONAIRE, ASTHME HUMIDE. — Les Capsules Dartois, de la grosseur d'une pilule ordinaire, n'ont aucun goût et sont prises sans difficulté. — Les malades qui ont tout employé sans succès peuvent facilement se convaincre de leur efficacité, car un seul sac suffit.

3 fr. dans les Pharmacies. — Expédition et brochure franco. — 97, rue de Rennes, Paris.

ÉPILEPSIE

CRISES NERVEUSES, HYSTÉRIE
Traitement gratuit jusqu'à disparition des crises.
D^r RIVALLS, 107, rue de Rennes, PARIS ou par correspondance.

AU LABOUREUR

Maison recommandée pour la bonne fabrication des

CHAUSSURES POUR HOMMES, DAMES, FILLETES ET ENFANTS

Dépôt de la chaussure Pinet



Dépôt de la chaussure Pinet

Maison CASSET, rue de la République, 32 (ex-rue de Lyon)



PATE & SIROP D'ESCARGOTS

De MURE, à PONT-SAINT-ESPRIT

La Pâte et le Sirop de MURE guérissent sûrement les irritations de poitrine, rhumes, catarrhes aigus ou chroniques, asthme, coqueluche.
Prix de la Pâte: 1 fr. la boîte. — Prix du Sirop: 2 fr. le flacon.
Dépôt dans toutes les bonnes pharmacies. — Refuser les contrefaçons.

AUX ASTIMATIQUES

16 ans de succès et des cures si nombreuses qu'elles ne se comptent plus, prouvent que le traitement de M. Aubrée, médecin-pharm. à Ferrière-Vidame (Eure-et-Loire), est sans rival contre l'asthme, la toux, l'oppression, la bronchite, le catarrhe; il est à la portée de tous. Consultations par correspondance, renseignements gratuits.

PLUS DE RHUME DE CERVEAU

Guérison en 24 heures par la POUDRE EGALON

• fr. 75 c. — Dans les Pharmacies.

EN VENTE

PASSE-TEMPS

Journal
Paraissant tous les dimanches
Littérature, Beaux-Arts, Musique,
Poésies, Biographies, Nouvelles
Administration et Rédaction:
14, RUE CONFORT, A LYON
15 centimes le numéro 15 c.
Abonnements: Un an, 7 fr.; — Six
mois, 4 fr.; — Trois mois, 2 fr.

AMÉRICAIN

150 ORGUE

— Orgue nouveau
gout dit:
surpasse ce qui s'est
fait jusqu'ici. 2,50, 4,50, 5,75. Grand
jeu tr. mélodieux, tr. riche: 6,50. — Chaises
25 c. en sus pour port. On expédie franco
contre timbres ou mandat. (Prospectus franco).
G. SMETS, rue de la République, 14, Lyon.

Pharmacie LANGLADE & AUGUET, rue Thorasson, 8.

NÉURALGIES, MIGRAINES, MAUX DE TÊTE

Guérison rapide et sûre par
la Poudre Antinévralgique de G. Langlade

Compagnie Générale d'Affichage

V. Fournier, Direct., 14, rue Confort

LAVAGE DE TÊTE

AU PANAMA

Séchage instantané, Coupe de cheveux microscopiques.
Teintures brune, noire ou blonde. — Salon d'application et de consultation — Discretion assurée
— ROCHON, breveté, cinq fois médaillé aux expositions de Vienne, Lyon et Paris. RUE GRENETTE, 34, Lyon.



VERIÈRE TOILE SOUVERAINE

Contre DOULEURS rhumatismales, PLAIES et BLESSURES
préparée par VERIÈRE, pharm. à Lyon
Rue St-Côme, 8 à FOURS BLANC
Prix 6 fr. le mètre (°) contre mandat-poste. Exig. sur
la toile le cachet Verrière. Dép. d. toutes les pharm.



Dépôt: Pharmacie des Célestins et toutes les Pharmacies.